Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 115 (1970)
Heft: 10

Artikel: Réflexions sur la vie militaire
Autor: B.C. / Chavaillaz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343598

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

115e année No 10 - Octobre 1970

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 - Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Colonel-divisionnaire **M. Montfort**

Administrateur: Major E. Juvet

Administration et édition:

Association de la Revue militaire suisse, 4, place Pépinet, 1003 Lausanne, Tél. (021) 22 44 44. Chèques post. 10-5209 - **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A. 33, avenue de la Gare, Lausanne - **Annonces:** Permedia, département de Publicitas S.A. pour la presse périodique. 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 8.

TARIF DES ABONNEMENTS:			
	Suisse	1 an: Fr. 22.—	Prix du numéro
	Etranger	1 an: Fr. 27.—	Fr. 2.50

Les abonnements partent du 1er janvier et continuent jusqu'à révocation écrite. Une durée intermédiaire n'est acceptée que l'année de souscription.

Réflexions sur la vie militaire

Nombre de nos jeunes soldats, leur école de recrues accomplie, retournent déçus à la vie civile, pour ne pas dire plus. Ils n'ont pas compris le pourquoi de ces 118 jours. Ils ont souffert d'avoir été commandés par des chefs qui leur semblaient poursuivre des buts indéfinissables, des chefs avec lesquels ils n'ont pas eu le « contact ». La plupart se sont résignés et, sans joie, ont « tiré » leurs 4 mois aux moindres frais. L'armée ne leur a pas donné ce qu'ils en attendaient.

Les lignes qui suivent sont celles d'un étudiant en théologie (depuis décédé). Elles reflètent bien le désarroi que peut éprouver le jeune Suisse à l'école de recrues. Elles revêtent une valeur particulière car la bonne foi de l'auteur, nous en sommes garant, ne peut être mise en doute; il veut construire et non détruire.

En fait, un avertissement à ceux qui ont charge d'éduquer et d'instruire... et une bonne leçon.

Colonel EMG CHAVAILLAZ

« Aujourd'hui, c'est ton tour... Vingt ans! Citoyen-soldat, ton devoir est tracé par une tradition vieille de sept siècles ». (Livre du Soldat)

I. *Introduction*

Par le service militaire obligatoire, plusieurs milliers de jeunes sont appelés chaque année à vivre ensemble sous la responsabilité d'officiers et de sous-officiers pour faire ce que l'on appelle leur « Ecole de recrues ».

Cette entrée du jeune homme de vingt ans dans un groupe, dans un milieu tout à fait nouveau pour lui, constitue l'une des grandes expériences sociales de sa vie dont il reparlera souvent plus tard.

Ayant eu à vivre cette expérience, je me propose de rédiger — oh! très librement, « tel sur le papier qu'à la bouche » dirait Montaigne — quelques-unes des réflexions qu'elle m'a suggérées durant ces quatre mois de vie militaire. Cette nouvelle situation sociale peut être étudiée sous des angles fort différents. Mon intention, cependant, est de me limiter à l'analyse d'une attitude qui me parut la plus commune. Après en avoir noté les principaux caractères, à l'aide des faits recueillis auprès des soldats, et les conséquences, il restera à en chercher les causes. Par voie de conclusion, on soulignera l'importance, voire la nécessité, d'une étude systématique des relations sociales dans un milieu militaire.

Je n'ignore pas les dangers auxquels je m'expose. On dit facilement, d'une part, que la jeunesse est encline à tout critiquer. Je sais aussi, par ailleurs, que certains, après quelques mois de service, n'ont pas manqué de lancer à l'égard de l'armée de véritables diatribes, vaines et sans consistance, qui ont, entre autres, comme conséquences malheureuses de rendre suspect quiconque a le dessein de parler de ce sujet en se posant quelques questions. Toutefois, ces dangers peuvent être évités, me semble-t-il, par l'esprit dans lequel les choses sont mises en question. Cette expérience sociale, que nous sommes appelés à vivre par notre Constitution, nous enrichira dans la mesure où nous l'assumerons par ce qui est spécifiquement nôtre: l'intelligence et la volonté, celle-ci éclairant celle-là. Si donc nous ne voulons pas « démissionner », une réflexion s'avère non seulement souhaitable mais nécessaire. Et elle ne peut être qu'enrichissante, si elle consiste non dans une activité subversive, mais dans une critique qui a l'intention d'être constructive, si elle essaye de chercher loyalement les causes de certaines attitudes regrettables, non pour démolir mais pour rectifier, si, enfin et sutout, elle ne se présente pas comme absolue mais demeure susceptible de corrections fournies par une vue plus synthétique de la réalité.

Je crois m'être suffisamment exprimé pour écarter la méfiance et le soupçon. Il me reste à faire remarquer les difficultés inhérentes à cette étude, à savoir, premièrement, que trop de facteurs échappent à un simple soldat pour traiter exhaustivement un tel problème, bien qu'en fait, cette difficulté ne peut être qu'apparente. Que cette analyse procède

d'un regard « par en dessous » n'infirme rien de négatif, à priori, quant à sa valeur, pour autant qu'on la sache et reconnaisse partielle. D'autre part, le manque de réflexion que l'on rencontre chez une grande partie des jeunes à l'armée — même parmi les étudiants — et le milieu artificiel dans lequel nous nous trouvons, pourraient fausser quelque peu les fondements de mes considérations. Cependant, des faits sont là, qui portent en eux tout de même une signification, qui donnent naissance à des questions auxquelles il serait malhonnête, intellectuellement et surtout humainement, de ne pas essayer de répondre.

II. *L'attitude de résignation*

Son caractère ...

« Il faut se résigner!... » N'est-il pas étonnant que la plupart de ceux qui prirent encore la peine de réfléchir un peu sur leur situation à l'armée, furent bien vite amenés à laisser leurs questions en suspens et à dire d'un air désabusé: « Il faut se résigner »? La résignation passait pour la suprême sagesse. Se résigner était vraiment se montrer « philosophe », réaliste, intelligent. Cette attitude fut bien la plus communément adoptée. Souvent, on exprimait cette attitude, on la défendait, on la justifiait. Ceci, durant les premières semaines de l'école de recrues. Car on n'était tout de même pas si certain que c'était vraiment l'attitude qu'il fallait adopter. On ne savait pas très bien. On voulait avoir l'avis des autres. On discutait. On échangeait des opinions à ce propos. On se posait encore des questions, durant les premières semaines de l'ER. Puis on n'en discutait même plus. Chacun avait son idée claire sur l'attitude à prendre. On ne se demandait plus s'il fallait se résigner ou non. On était résigné. Et cela se voyait sur tous les visages, quand on essayait de les lire. Certains accusaient davantage les conséquences de leur situation: ils ne se résignaient pas sans peine. Aussi la lassitude et l'ennui étaient leurs expressions les plus fréquentes. D'autres, de tempérament plus heureux, passèrent maîtres en l'art de s'évader de la situation. A ceux-là, on leur reprochait parfois de « s'en foutre ».

« J'en ai marre » et « Je m'en fous »: deux affirmations qui furent la devise de tous ceux qui prirent le parti de la résignation.

Précisons le sens usuel de ce mot. Il ne revêt pas la noblesse que la langue française veut lui accorder dans les expressions comme « Il a

supporté sa souffrance avec résignation ». On veut dire par là que la personne en question a supporté sa souffrance avec une soumission exemplaire, empreinte de confiance et d'abandon à Dieu qui a permis une telle épreuve. Il ne s'agit nullement de sentiments si élevés dans l'attitude qui nous préoccupe. Ce mot, dans le langage habituel que j'ai pu entendre, prend davantage la signification de démission, de non-engagement, de non-adhésion. On répond à un ordre de marche « parce que c'est obligatoire » ou « parce qu'on sait qu'il ne sert à rien de se révolter » ou encore « parce qu'on ne veut pas s'attirer des ennuis de la part de l'autorité ». Le corps est présent, mais l'esprit est ailleurs. Cette attitude de résignation manifeste donc une caricature de présence, puisqu'elle postule plus ou moins une présence physique uniquement.

« Je ne m'engage pas car je ne comprends rien. Je me demande ce que je fais. Mais il faut se résigner. » Un autre soldat disait: « De l'armée, je m'en fous. De toute manière, c'est obligatoire. A quoi ça sert de se miner? On s'y résigne et on attend la fin. » Je pourrais multiplier les exemples. Tous conduisent à cette conclusion que la résignation était bien l'attitude la plus commune, avec tout ce qu'elle comporte comme indifférence, non-engagement, absence.

...et ses conséquences

Point n'est besoin de démontrer longuement combien cette attitude est regrettable et nuisible, tant aux chefs qu'aux soldats. Comment avec de pareils sentiments, le soldat n'agirait-il pas en véritable automate? Comment, face à un tel état d'esprit, le chef ne serait-il pas tenté de se plaindre, d'être dégoûté ou bien — et c'est plus grave — de se résigner aussi, en n'attendant guère plus du soldat qu'une conformation toute extérieure aux ordres donnés? Se plaindre ou « se faire une raison » dénote bien qu'on a pris conscience de l'attitude qui règne, mais ne manifeste aucunement un désir d'essayer d'y apporter les remèdes appropriés. Et pourtant, il s'agit là de l'essentiel, si l'on considère un peu les méfaits qu'une pareille attitude de résignation peut causer à différents niveaux: celui de la personne, des relations entre chefs et soldats et enfin celui de la formation militaire.

L'attitude de résignation, telle qu'elle fut définie, inclut, ai-je dit, une présence plus ou moins uniquement physique. Pénétrons bien pro-

fondément dans cette idée qu'un soldat « résigné » va vivre quatre mois de sa vie en ne se donnant qu'à moitié, en n'étant pas lui-même, en n'adhérant à rien de ce qui constitue à l'ER l'activité principale de sa vie... Cent dix-sept jours perdus, parce que, étant absent, l'homme qui est dans tout soldat n'aura pas su, ni pu, accueillir l'événement, assumer sa journée, faire sien tout ce qu'il doit faire. Quatre mois perdus parce qu'indifférent à tout ce qui arrivait, l'homme n'a pas pu s'enrichir au contact des multiples difficultés et des efforts, des joies et des peines que lui apportait chaque journée. Combien ont passé en fermant les yeux, en rassasiés, en blasés, à côté de cette source d'enrichissement que peut représenter une école de recrues? Au lieu de voir des visages épanouis, rayonnant d'enthousiasme, on rencontre des jeunes de vingt ans qui déjà sont las et indifférents. Ne faut-il pas qu'elle soit grave la situation qui permet de rassembler ces mots qui s'accordent si mal: Vingt ans, Lassitude, Indifférence?...

Il est bien évident également que l'attitude de résignation chez le soldat, le fermant pour ainsi dire sur lui-même, exerce une grande influence sur les relations entre chefs et soldats. La relation pourra tellement se vider de sa nature propre, qui est de relier, d'unir, au point de n'exister que dans l'opposition. Cet aspect, cependant, sera étudié plus loin, car il faut voir davantage en lui une cause plutôt qu'un effet.

Si je l'ai signalé ici, c'est que les mauvaises relations entre chefs et soldats ont une incidence directe sur le problème de la formation militaire. Ne pensez-vous pas qu'on puisse douter quelque peu d'une formation si mal acceptée? Ne pensez-vous pas que le résultat tout de même atteint (les inspections furent parfois satisfaisantes!) dissimule une lacune d'autant plus grave que ce résultat fut acquis indépendamment de la volonté? Parler de formation militaire me laisse, en effet, rêveur, lorsque celle-ci n'est pas édifiée sur les bases solides des principes civiques au moins humains, si ce n'est chrétiens. Détachée de son véritable fondement, cette formation n'a aucun attrait et ne paraît nullement nécessaire. On l'acceptait « en se résignant », encore une fois, pour la seule raison « de s'éviter des ennuis ».

En guise de conclusion à cette première partie, qu'il me soit permis de poser deux questions, deux graves questions, au sujet de la formation des officiers et des sous-officiers, que je n'oserais poser, si elles n'étaient pas comme inscrites dans les faits eux-mêmes, ne croyant pas les avoir

forcés en énumérant les principales conséquences de l'attitude résignation. Si vraiment les chefs aimaient les hommes — c'est-à-dire voulaient, cherchaient à réaliser leur bien, l'épanouissement de leur personnalité — dont ils sont responsables, n'auraient-ils pas à cœur de remédier au mal dont ces hommes souffrent, inconsciemment peut-être, afin que ces quatre mois de l'école de recrues ne soient pas un temps pauvre, qui ne puisse rien leur apporter, ne soient pas une expérience qui s'inscrive en eux-mêmes d'une manière négative? Si vraiment les chefs étaient conscients des exigences d'une formation militaire complète et solide, ne seraient-ils pas portés « de toute leur âme », dans la mesure du possible, à éviter tout ce qui peut créer ou favoriser une attitude propre à rendre cette formation vaine et superficielle ? Mais j'entends l'objection : « Bien qu'étant conscients du respect que nous devons à nos subordonnés et des exigences de la formation militaire, nous n'y pouvons rien si les recrues adoptent cette attitude qui leur est si nuisible. » J'y réponds par cette affirmation recueillie auprès d'un soldat, qui avait bien perçu le caractère négatif de l'indifférence dans laquelle il vivait à l'armée: « C'est bête de se résigner car on perd une foule de choses. Mais n'est-ce pas la seule façon de supporter l'armée? » Cette réflexion est plus significative qu'elle ne le paraît de prime abord. Elle justifie les questions posées ci-dessus. Elle dit au moins que l'attitude de résignation n'est pas toujours le fruit de multiples préjugés, comme certains chefs seraient facilement tentés de l'affirmer, pour résoudre trop rapidement le problème, mais qu'elle est, au contraire, la conséquence d'un état de fait qui s'impose. Bien que les soldats aient leur part de responsabilité dans cette atitude, ne recourons pas exclusivement à leur mentalité pour l'expliquer. D'autres faits me paraissent beaucoup mieux à même d'en donner les causes. Essayons de les analyser, en traitant des trois problèmes qui revêtent une grande importance dans cet essai d'analyse.

III. *A la recherche des causes*

Le problème de l'information

Nous nous trouvons ici en face de ce qui peut être l'une des causes déterminantes de l'attitude de résignation chez les soldats. Il est relativement facile de la comprendre, puisqu'il s'agit, par l'information, de

donner la véritable signification et, par conséquent, la justification du service militaire obligatoire. Que cette information fasse plus ou moins défaut, voilà les recrues contraintes de déployer une activité dont ils ne connaissent clairement ni le sens ni le but. Comment, dès lors, les soldats ne seraient-ils pas indifférents à une telle activité qui leur paraît inutile et oppressive, car « il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle — écrivait Malraux — pour un homme qui travaille sans savoir pourquoi il travaille. Il faut que le travail prenne un sens, devienne une patrie. »

Je pense que, dans ce domaine, il y a une sérieuse amélioration à effectuer. Ce manque d'information fut ressenti avec beaucoup de force. Il faut, bien sûr, pour s'en rendre compte, discuter avec les soldats, les écouter, ne pas croire, à priori, artificielles et pas sérieuses les questions qui se posent. Lorsque des recrues mettent quelque chose en question, ce n'est pas toujours pour « poser une colle », dans un esprit de pure polémique. Parfois et même souvent, c'est d'une question loyale, sincère qu'il s'agit. Or, il y a des problèmes directement en relation avec l'existence de l'armée — comme le problème de la défense nationale, le problème de la neutralité, par exemple — qui ne sont pas résolus pour la majorité des recrues. Je l'affirme fortement et le souligne encore — car c'est l'une des choses dont j'ai pu le mieux me rendre compte — que cette mise en question est loyale et non guidée par un esprit subversif. Sincèrement, on ne comprend pas le problème de la défense nationale et on en voudrait une explication satisfaisante. Il en est de même pour la question de la neutralité qui, chez certains, ne peut plus être envisagée comme elle le fut toujours dans le passé. On ne voit plus très bien comment l'armée joue actuellement le rôle qui lui est reconnu normalement. Il ne s'agit pas de s'interroger sur la valeur de ces questions et de les éliminer, du simple fait qu'elles vont à l'encontre de toute une tradition. Il s'agit d'y répondre, puisque, de fait, elles sont posées loyalement. Tout repenser ce problème de l'information, en fonction des questions nouvelles, demande, certes, du courage de la part des chefs. Un officier me disait, qui avait bien remarqué les nombreuses lacunes de l'information: « Il faudrait regarder ce problème avec courage. Ne pas être lâche et faire comme s'il n'existait pas. » Oui, le mot est juste: c'est être lâche, pour un chef, que d'ignorer ou de vouloir ignorer (« Je ne veux pas le savoir ») les questions des soldats.

La conséquence de cette insuffisance d'information se trouve bien exprimée, par la conclusion à laquelle était arrivé un groupe de soldats discutant du problème: « Nous n'avons à priori aucune raison contre l'existence de l'armée, mais ce qui nous fait abdiquer, c'est qu'on est incapable de nous en donner une explication suffisante. » Les recrues, spécialement lorsqu'il s'agit d'étudiants, ne se contentent pas d'une explication préfabriquée, toute faite d'avance. Ceci ne saurait satisfaire leur esprit en recherche. N'était-ce pas, hélas, trop souvent le cas, où, dans les explications données, la raison de l'existence de l'armée se réduisait à la nécessité d'une défense nationale et à la volonté de garder notre neutralité. Je ne conteste aucunement la valeur en soi de cette explication. Sa seule faiblesse était de recourir à des choses qui précisément faisaient problème. Très valable en soi, elle ne l'est plus du tout lorsque, de par les circontances, elle ne répond pas à la véritable question. Tant d'instructions, si bien préparées fussent-elles, comme les conférences et les théories que nous avons eu l'occasion d'entendre, n'ont pas atteint le but recherché, parce que, précisément, elles ne touchaient pas les questions qui se posaient. Ici, tout se passe un peu comme ce soldat qui tirait à 300 mètres avec la hausse... 2. Tout bon tireur qu'il était, il ne touchait, évidemment, jamais la cible!!! Le premier-lieutenant qui l'observait lui posa cette question que parfois nous serions aussi tentés de poser: « Vous êtes intelligent, oui ou non? »

Le problème de l'information joue un rôle capital dans la formation militaire du soldat. Celle-ci, je pense, ne sera pleinement satisfaisante que si elle est consolidée par des principes civiques chrétiens, en harmonie avec le courant de pensée actuel. Est-ce un vrai soldat, un soldat exemplaire, celui qui sait parfaitement manier son fusil d'assaut, mais qui ne sait ni pour qui, ni pour quoi il se bat? ...

Sans avoir touché tous les aspects de ce problème de l'information, je crois que j'en ai suffisamment montré l'importance, par les quelques exemples cités, pour que nous puissions y voir une cause prépondérante de l'attitude de résignation chez le soldat. Aussi longtemps que les recrues ne sauront pas exactement pourquoi ils le sont, ils se diront toujours: « A quoi bon? » et seront toujours des « résignés ».

IV. *Le problème de l'autorité militaire*

Oh! problème combien complexe et délicat à toucher que celui de l'autorité militaire! Qu'il me soit permis encore d'insister sur l'esprit avec lequel j'envisage de l'aborder. Mon seul dessein est d'analyser les relations qui existaient, de fait, entre chefs et soldats, pour essayer de cerner, de plus près, la cause de l'attitude de résignation. Ce serait fort mal me comprendre que de voir dans les lignes suivantes un reproche adressé à des personnes que je n'ai pas à juger, quand bien même je serai amené à déplorer tel fait, telle attitude, qui me paraissent être l'une des principales sources de l'indifférence du soldat.

Pouvoir et autorité [1]

Il serait bon de réfléchir quelque peu, avant de regarder les faits eux-mêmes, sur l'autorité en soi, sur la distinction à établir entre pouvoir et autorité. La confusion entre ces deux notions, en effet, est source de maints égarements, comme l'indique bien un passage de l'article cité:

« Je ne sais pas depuis quand cette confusion existe. En tout cas, elle est certainement le résultat d'une grave déviation de la pensée. A mon humble avis, il y a dans le mot autorité beaucoup plus que dans le mot pouvoir. Le premier contient l'idée d'accroissement que ne contient absolument pas le second. Le pouvoir existe en fait. L'autorité naît d'une disposition d'esprit du détenteur de fait du pouvoir qui l'amène à ne l'utiliser que dans le sens d'un accroissement pour les hommes et d'une création pour les choses...

» La disposition d'esprit inverse qui tend à n'user du pouvoir que comme technique d'asservissement au profit de son détenteur ou de ceux qui l'ont délégué ne peut en aucune façon entraîner la reconnaissance d'une véritable autorité.

» Il en résulte que le sain exercice du pouvoir fait naître l'autorité et par surcroît une efficacité qu'aucune technique d'asservissement n'a jamais pu et ne pourra jamais remplacer...

» Si l'on cherche à toucher l'homme dans son comportement extérieur, sa réalité concrète échappe avec tout son comportement. Si l'on

[1] Pour traiter ce problème, je me servirai plusieurs fois de l'excellente étude sur les « Conditions psychologiques du commandement »: article de l'ingénieur en chef de l'air Cambois, paru dans « Forces aériennes françaises », Juillet 49, N° 34.

cherche l'homme directement et simplement, avec un regard clair, non seulement on le trouve mais ses manifestations extérieures s'en ressentent par surcroît...

» En bref, l'exercice d'un pouvoir qui négligerait les données concrètes d'un ordre humain total entraîne la recherche de techniques toujours plus poussées tendant à augmenter l'emprise de ce pouvoir. Par contre, un commandement au sens complet du mot peut se passer de ces techniques ».

Il vaut la peine de s'attarder à ce passage qui exprime, beaucoup mieux que je ne saurais le dire, les différentes données du problème. Tous nos chefs avaient reçu un pouvoir. Mais tous avaient-ils compris qu'ils ne jouissaient pas, ipso facto, de l'autorité, qui requiert une formation et des qualités humaines, qui suppose une recherche continuelle, une préoccupation incessante pour un usage toujours meilleur de ce pouvoir. C'est dire que le véritable chef n'est pas quelqu'un qui se croit « arrivé », ayant obtenu un grade, mais quelqu'un pour qui, au contraire, tout commence ou tout continue, afin d'être de plus en plus digne du pouvoir qui lui fut confié. Le vrai chef sait qu'il n'aura jamais fini de progresser, sur cette voie d'un usage toujours meilleur de son pouvoir.

Or, n'avons-nous pas eu trop souvent, durant cette ER, la décevante impression que toute l'autorité se réduisait aux galons, qu'elle n'était pas le fruit « d'une dispostion d'esprit », qu'elle était extérieure, bref, qu'elle s'identifiait au pouvoir? N'est-ce pas ce qu'expriment des réflexions de recrues comme: « Il est grisé par le grade et applique bêtement des ordres reçus » ou « Il faut reconnaitre que dans nos cadres, à part quelques rares exceptions, on ne rencontre pas de véritables personnalités de chefs ». C'est bien vrai, de tels sentiments, causés par l'attitude des chefs, ne peuvent « entraîner la reconnaissance d'une véritable autorité ». Et les conséquences indiquées dans le passage cité se vérifient exactement. La première est que la réalité concrète de chaque soldat échappe au chef, puisqu'il ne l'a touché qu'extérieurement. La personnalité de la recrue se dérobe et se cache, parce que, disait-on, « il ne fait jamais appel à nous », (« il ne cherche pas l'homme directement »). Dès lors, plus aucun contact, plus aucune relation, qui ne soient purement extérieurs. Les recrues ne se sentent pas engagées par leurs chefs. C'est à ce moment que naît l'indifférence. « Qu'on s'engage ou non, c'est la même chose. Qu'on réfléchisse ou non, on ne voit aucune différence. »

La réflexion de ce soldat montre bien qu'une réalité — celle de l'homme — n'a pas été touchée. Il en est de même pour la seconde conséquence. Voyant les hommes se dérober de son rayon d'action, le chef est immanquablement porté à « la recherche de techniques toujours plus poussées pour augmenter l'emprise de son pouvoir ». Ces techniques, inutile de les nommer, créent une atmosphère lourde. C'est alors que les journées se passent sous un ciel gris et menaçant, où tout le monde s'ennuie et attend la fin de l'école. C'est alors aussi que fusent un peu partout les « J'en ai marre » et les « Je suis dégoûté », les « J'en ai plein le dos », les « Je m'en fous » et... j'en passe!

On comprend que cette confusion entre pouvoir et autorité soit « une grave déviation de la pensée », faussant compètement la conception de l'autorité et, par conséquent, les relations entre chefs et soldats. L'infiltration de cette erreur parmi les cadres de l'armée est incontestable, bien qu'elle n'en atteigne pas tous les membres, je m'empresse de le dire. Je voudrais en signaler maintenant deux manifestations, qui furent spécialement remarquées durant notre école de recrues, à savoir: le manque de vérité et le manque de contact humain.

Le manque de vérité

Pour traiter cette question dans son juste contexte et pour bien montrer, encore une fois, la gravité de l'erreur, il importe de définir la nature du signe en général. L'application particulière se fera facilement au sujet du signe de l'autorité militaire: les différents grades. La nature du signe se définit par: « ce qui n'est soi que pour mener à l'autre, ce qui ne vise qu'à être autre, qu'à se laisser mesurer par l'autre, pour n'être plus, dépouillé de soi, que transparence, référence à l'autre ». La cause, par contre, est: « ce qui est chose avec plénitude et surabondance, ce qui fait déborder soi sur autrui qu'il mesure, se subordonne et s'assimile ».

Ces quelques précisions philosophiques sont suffisantes pour nous guider et nous éclairer dans le problème qui nous préocupe. Quand ces deux êtres, celui de la cause et celui du signe, sont confondus, l'erreur est grave, puisqu'elle se situe au niveau de l'être, faussant ainsi la réalité Autrement dit, lorsque le signe devient la cause, je veux dire lorsque l'autorité du chef n'est causée que par l'uniforme qu'il porte et non par

cette « disposition d'esprit du détenteur de fait d'un pouvoir qui ne l'amène à ne l'utiliser que dans le sens d'un accroissement pour les hommes et d'une création pour les choses », il en résulte nécessairement que la signification du signe — en l'occurrence la personne détenant le pouvoir — prend l'apparence de quelque chose d'extérieur. Cette confusion engendre forcément, dans le cas présent, un dédoublement: D'une part, il y a la personne; d'autre part, il y a le personnage, le capitaine, par exemple. C'est ici qu'apparaît, manifestement, combien grande est l'aberration de la pensée qui assimile ces deux notions différentes de pouvoir et d'autorité. Là, en effet, nous pouvons saisir comment est fausse, non-réelle, la situation que cette confusion entraîne. Si bien que dans l'exercice du pouvoir, la personne du chef n'interviendra que peu. Par contre, c'est « le capitaine » ou « le lieutenant » qui entre en jeu. Le personnage joue son rôle, suivant toutes les règles prescrites, tous les ordres reçus. Dans la mesure où il le jouera bien, les recrues diront que « c'est un militariste » ou un « fanatique ». En un mot, les rapports ne sont pas *vrais*. Combien de chefs, sanglés dans la fonction dont ils accomplissent les gestes, donnent l'impression qu'il n'y a personne...! Dans la bouche d'un des héros de l'un de ses romans, Pierre-Henri Simon met ces mots que parfois nous pourrions faire nôtres: « Je fus effrayé de voir comment un homme de qualité peut se vider de lui-même dans un costume, se perdre par son importance, se laisser étouffer par la sédimentation des préjugés, des conventions d'un milieu et des tics d'une profession. » Ces personnages, c'est évident, n'éprouvent aucune nécessité d'afficher des convictions, de se soucier de leurs subordonnés, de mettre en question leur façon de commander. Le seul souci est de bien jouer. Le seul but recherché est que le jeu ait bien marché — « il faut que ça marche! ». (Je ne puis m'empêcher de penser aux soldats de plomb avec lesquels nous nous amusions quand nous étions enfants!...)

Le manque de vérité de cette attitude est trop criant pour que les soldats n'y prêtent point attention. Ils se posent d'abord la question: « Un tel croit-il à ce qu'il fait? »; puis ils affirment: « Certains de nos chefs n'y croient pas, ils jouent le jeu. » Que de pareilles affirmations puissent sortir de la bouche d'une recrue dénote quelque chose de très grave, car, dans la mesure où elles se vérifient, elles supposent que les chefs en question n'ont pas répondu à leur mission. Il est inutile de souligner combien ce comportement est apte à créer l'indifférence chez

tous les soldats, qui n'ont aucunement le désir et l'envie de s'adonner au jeu durant quatre mois, quand, peut-être, leurs études, leur travail, leur situation familiale, les appellent d'une manière pressante. Si les jeunes hommes de vingt ans consentent spontanément ou de force à sacrifier quatre mois pour leur « Ecole de recrues », il ne faudrait pas qu'au dernier jour de cette école, ils aient l'impression amère que leur sacrifice fût vain.

Toute la question est là: nos chefs sont-ils vraiment des chefs?

De grâce, ne jouons pas avec les soldats: c'est le privilège des enfants...

Ne jouons pas aux soldats non plus: nous jouons toujours perdant...

Le manque de contact humain entre chefs et soldats

Quand il y a confusion entre pouvoir et autorité, on est contraint d'user de moyens qui excluent plus ou moins le contact humain. L'importance de cet aspect peut se mesurer au regret des recrues en le constatant. Bien sûr, il existait, hélas, des soldats qui n'avaient pas découvert que nous appartenons à la même communauté et que nous sommes solidaires les uns des autres, des soldats qui n'étaient pas éveillés aux autres, qui déjà vivaient à l'abri d'un rempart, sans fenêtre ouverte sur le monde, par routine et par habitude. Il y avait, hélas, des soldats pour qui les autres n'existaient pas encore, ni ne comptaient. Il est bien évident que ces esprits fermés ne souffraient pas de ce manque de contact entre chefs et soldats. Mais tous ceux qui avaient goûté à la joie et à la richesse des contacts humains où chacun s'élève et se grandit en s'épanouissant, tous ceux qui avaient éprouvé la satisfaction légitime d'un engagement personnel dans une œuvre commune, tous ceux-là — ils étaient nombreux — attendaient que les chefs s'intéressent à eux, pour eux-mêmes, les appellent à une collaboration effective dans le travail, les fassent participer aux soucis, aux difficultés de l'œuvre à réaliser, après leur en avoir explicité les objectifs.

Or, là encore, qu'avons-nous dû constater généralement? Tout d'abord qu'on ne s'intéressait pas suffisamment à la personnalité de la recrue qui était là, présente dans le soldat X, avec ses richesses et ses faiblesses, une situation existentielle bien déterminée. Cette constatation

a pu se faire sur deux plans. Sur le plan strictement militaire, ce manque d'intérêt à la personne apparaît dans la manière de se comporter vis-à-du soldat. Pour ne prendre qu'un exemple, (il y en aurait beaucoup d'autres), réfléchissons sur la manière dont certaines remarques ou réprimandes sont faites. J'ai vu des chefs réprimander vertement des soldats, sans une connaissance préalable des motifs et circonstances de ce qu'ils considéraient comme une faute. Presque, à coup sûr, la réprimande fut maladroite. De toute manière, elle n'atteignait pas le résultat escompté, car le soldat n'admettait pas, intérieurement au moins, une remarque si gratuite. Au lieu de corriger souplement, on brisait énergiquement et le soldat s'en allait déçu, avec l'impression qu'on ne tenait aucunement compte de lui. Un tel sentiment naissait aussi à l'occasion de remarques blessantes ou de classements rapides, comme: « Vous êtes un incapable », « Vous êtes une bande de gamins » ou encore, quand tout un groupe était puni, alors qu'en rien il n'était responsable. Il n'est pas nécessaire de réitérer souvent de pareilles erreurs pédagogiques à l'égard d'un soldat, pour l'amener à prendre l'attitude que l'on sait. A l'excuse que pourrait alléguer le soldat répond le: « Je ne veux pas le savoir » de l'officier. Je crois que le chef « qui ne veut pas le savoir » ou le chef qui déclare: « Ça m'est égal », représente un type social bien déterminé, à qui il manque un sens: celui de l'humain. On ignore que comprendre n'est pas synonyme de « tout excuser ». On pense que comprendre est une faiblesse. Ne donne-t-il pas à réfléchir le cas de l'officier qui met une recrue aux arrêts et qui, par après (notez-le bien!), se demande s'il a eu raison de le faire? En définitive, les remarques sont souvent viciées, par ce défaut de rejeter l'homme en rejetant l'erreur. Comment en serait-il autrement, puisque l'on reste sur le plan des seuls phénomènes et que l'on ne fait pas cas de l'homme? Dans le domaine délicat des réprimandes, qui seront toujours nécessaires, il serait bon de suivre les conseils judicieux donnés par Cambois: [1]

« Sur le plan négatif, il faut s'attacher à redresser sans briser... Il (le chef) ne devra pas faire acception d'individus en fonction de tel ou tel critère extérieur. Le seul critère valable pour tous est la bonne volonté. Il doit être assez franc et assez courageux pour féliciter sans flatterie et redresser sans colère.

[1] Et par notre « Règlement de service », que *tout le monde* semble ignorer dans cet exposé! Mft.

» En somme, il devrait toujours se faire comme disait Ghandi: l'allié de l'homme contre son erreur. »

Sur le second plan, extra-militaire, si je puis dire, il n'y a pratiquement aucun contact humain, aucun échange, aucun intérêt porté à l'autre. On peut donc tirer la conclusion suivante: les seules relations humaines qui existent entre chefs et soldats sont de caractère quasi exclusivement militaire. Ne s'intéressera-t-on donc jamais au soldat, simplement pour lui-même? Par la même déviation de la pensée, qui conduit à la confusion entre autorité et pouvoir, certains chefs auraient-ils été amenés à croire que le langage qu'ils tiennent aux soldats doit se réduire aux seules transmissions d'ordres, aux remarques et aux demandes de renseignements nécessaires pour les rapports militaires? N'est-ce pas restreindre considérablement et dangereusement la signification sociale du langage? Cet état de fait est fort regrettable. Outre qu'il prive les recrues d'un enrichissement qu'apporterait certainement ce contact simple entre chefs et soldats, il met un obstacle à une connaissance vraie et réciproque, qui est nécessaire pour le bon exercice du commandement. On ne connaît pas les hommes en lisant un rapport, si complet soit-il. Une connaissance vraie ne peut s'obtenir que dans un contact direct, car la personnalité de tout homme est trop riche et trop complexe pour qu'elle puisse se traduire en formules... Ne faisant pas cet effort de connaissance, les heureuses répercussions disparaissent, qu'un contact humain entre chefs et soldats ne manquerait pas d'avoir dans les relations strictement militaires. Il ne faudrait pourtant pas hésiter à créer toutes les occasions de contact direct, dans et en dehors du travail. Lors d'un exercice, un simple mot, une attitude exprimant ce souci du chef pour l'homme, changerait heureusement l'atmosphère [1]. Avec un sourire, au cours d'une rencontre amicale, on dirait souvent mieux beaucoup plus de choses, que lorsque la recrue à qui l'on s'adresse se trouve à trois mètres de distance en position de repos. J'ai cherché longuement, mais contrairement au proverbe je n'ai pas trouvé, pourquoi il ne conviendrait pas à un officier de s'asseoir à une table avec un soldat et de passer gentiment une partie de la soirée avec lui. Ne serait-ce pas une excellente occasion de connaître les soldats? Je sais qu'un officier supérieur avait réprimandé des caporaux qui passaient parfois un peu de leur temps libre en compagnie des soldats. J'ai encore en mémoire l'indignation de ces derniers,

[1] A cette école, on était loin des cadres de « L'Homme dans le Rang » de de Traz! Mft.

qui ne comprenaient pas. On se plaint parfois d'un esprit de lutte de classes qui règne parmi la jeunesse et qui rend le commandement difficile. J'en conviens. Mais je dis aussi que cette séparation des classes, volontairement recherchée, n'est pas directement propice à éliminer cet état d'esprit. On justifie généralement cette séparation par une certaine crainte de voir diminuer le respect de l'autorité. Quand le respect — est-ce bien le mot? — de l'autorité ne tient qu'à une question de distance, la raison alléguée pourrait éventuellement se comprendre. Mais tous les chefs auraient-ils donc une autorité si faible? Je ne le pense pas.

La deuxième constatation faite était que rarement les recrues se sentaient les véritables collaborateurs de leurs chefs dans le travail. « On ne fait jamais appel à nous. On ne nous fait pas confiance. » Ces réflexions, souvent entendues, montrent bien qu'en général tout se passe comme si le chef était le seul artisan de l'attaque d'un village, par exemple, et les soldats de simples instruments à son service. Alors qu'en fait, toute la troupe devrait se sentir responsable. Quand le chef agit seul, quand, pour employer une expression de soldat, « il ne met pas dans le coup » ses subordonnés, *quand il ne leur fait aucunement confiance, quand il ne favorise pas l'esprit d'initiative,* [1] comment les soldats n'éprouveraient-ils pas cette dépossession morale, qui élimine la joie de l'effort créateur et qui fait que seul reste « l'aspect pénible du travail qui devient une géhenne » (Cambois). [2] Comment les soldats n'useraient-ils pas de ruses pour se soustraire le plus souvent possible à un tel travail? Jamais personne n'a eu l'idée d'appeler du beau mot de collaborateur les instruments dont il se sert pour son travail. Un collaborateur est un homme qui partage les soucis du chef, qui est au courant des objectifs à atteindre, qui s'engage totalement avec le chef, parce qu'il sait que le chef attend quelque chose de lui. Et cette collaboration est d'autant plus précieuse, efficace, intelligente, que le chef a associé le collaborateur à son dessein. Le chef pourra même s'absenter [3], l'œuvre sera continuée dans le même esprit. Pourquoi ne pas se soumettre aux principes dont la valeur fut toujours prouvée par l'expérience? Les recrues ne sont généralement pas associées aux chefs qui exigent une obéissance aveugle, une obéissance matérielle d'exécution. Elles ne sont pas formées à prendre

[1] C'est nous qui soulignons. Mft.

[2] Il faut quand même relever qu'il régnait une ambiance peu ordinaire, *exceptionnelle,* anormale, dans la subdivision, l'unité, de l'auteur, à l'ER. Quelle « équipe »! Mft.

[3] Etre tué! Il faut le dire! Mft.

leurs responsabilités. Elles ne connaissent pas le sens de leur travail. Elles n'ont pas à le connaître, pense-t-on, mais n'ont qu'à accomplir ce qui leur est demandé. Une telle conception du commandement opprime la personnalité et rabaisse les hommes au rang de robot: « Une activité non dirigée par une pensée — écrivait J. Vialatoux — ne serait pas activité de travail mais de machine. » Les soldats l'apprennent souvent à leurs dépens. Il en résulte infailliblement chez eux, sinon du dégoût, au moins un complet désintéressement de leur travail.

Il faut le dire, la plupart du temps, les recrues ne sont pas élevées à cette dignité de collaborateur. Je sais les multiples raisons qu'on avance. Je suis peu enclin, cependant, à les regarder comme vraiment sérieuses, car toutes signifient plus ou moins la peur du risque. Faire appel aux soldats, non seulement comme producteurs de travail mais comme collaborateurs, c'est aller au devant d'un grand risque, il est vrai. C'est aussi la condition élémentaire d'une véritable formation, d'une véritable éducation. C'est surtout la seule manière de respecter les hommes. Mais le risque exige beaucoup de générosité: « Tout le drame du commandement tient dans la constatation suivante: le chef doit être capable de couvrir de toute sa responsabilité personnelle un travail de ses subordonnés comme s'il l'avait fait lui-même — même s'il a la sensation fondée ou non qu'il l'aurait mieux fait » (Cambois).

Dans la conclusion à ces quelques réflexion sur le problème de l'autorité, je voudrais attiter l'attention sur quelques points précis.

Nous avons pu voir, au cours de l'analyse, l'importance d'une juste conception de l'autorité, si nous voulons, entre chefs et soldats, de bonnes relations, desquelles dépend en grande partie la réussite d'une école de recrues. Il y aurait donc lieu de toujours s'interroger sur elle pour éviter toute déviation possible.

On entend souvent l'objection: « On n'a pas le temps ». Je ne crois pas que le facteur temps intervient dans ce problème: il s'agit bien plutôt d'un état d'esprit à avoir. (« Ça dépend du type », disent les soldats.)

Cela m'amène à poser une question au sujet de la formation des cadres. Sont-ils rendus suffisamment attentifs à cet aspect humain de première importance dans l'exercice du commandement? A en juger par les faits, il ne le semble pas. Cette impression se trouve confirmée par plusieurs témoignages recueillis auprès de plusieurs officiers et sous-

officiers, entre autres par le témoignage d'un premier-lieutenant qui reconnaît le manque de formation à ce point de vue et qui regrette que les aspirants soient habitués dans leur école plus à obéir qu'à commander.

Or nous touchons ici l'essentiel dans la psychologie du commandement. Il ne faudrait pas que cet aspect soit secondaire: un bouleversement dans la hiérarchie des valeurs entraîne toujours un état de crise. Il serait nécessaire que tous ceux qui ont reçu un pouvoir soient conscients des hautes exigences du commandement et soient à même, de par leur formation, d'y répondre. L'ingénieur en chef de l'air Cambois exprime bien cette idée dans la conclusion de son article:

« En somme, le commandement est une création continue pour soi et pour les autres. Toute sa psychologie est faite de renoncement, d'humilité, de goût du risque et de simplicité. Tout cela n'est pas incompatible mais difficile car cela suppose une doctrine de volonté.

» En résumé, je dirai qu'il serait souhaitable de confier le pouvoir le plus souvent à une élite. L'élite n'est caractérisée ni par la richesse, ni par l'appartenance à une classe, ni par la détention du pouvoir, ni par la connaissance des techniques d'asservissement. C'est une qualité essentiellement personnelle acquise par l'individu et supposant la recherche de bonne foi d'un mieux et la volonté d'accorder le comportement personnel sur les convictions ».

V. *La mentalité des recrues*

Une information insuffisante et une conception de l'autorité faussée (du moins dans le comportement), constituent, à mon avis, les deux causes déterminantes de l'attitude de résignation. Les recrues n'en sont cependant pas totalement irresponsables. Aussi s'agit-il de voir maintenant dans quelle mesure leur mentalité intervient comme cause de cet état d'esprit.

L'un des caractères, très positif d'ailleurs, de la jeunesse est l'exigence. Ayant en horreur le compromis, ne souffrant pas l'imperfection dans toutes les structures qui ont autorité sur eux, les jeunes se montrent souvent d'une exigence extrême. Un officier me faisait remarquer que les recrues étaient exigeantes, au point d'être cruelles et sans pitié. On pourrait attendre, disait-il, un peu de compréhension de leur part.

Certes, c'est l'une des caractéristiques de la jeunesse que d'être sans nuances:

« Ils sont lucides, ils veulent l'être. D'une lucidité pénétrante, nue, tranchante. Ils ne ménagent personne et eux-mêmes moins que personne. Avant tout, ne pas être dupe. Ni préambule, ni péroraison: droit au sujet. Ils ne se fient qu'aux faits, aux expériences... C'est net, dépouillé, sans halo, sincère comme une épée. »

Ce texte de Gilbert Robin, tiré de son livre: « Le déclin de l'autorité et la jeunesse actuelle », définit bien l'une des faces de la mentalité des jeunes. Ne tenant pas compte des multiples difficultés du commandement, n'étant pas suffisamment conscient des faiblesses humaines, qui marquent plus ou moins toutes nos œuvres, le jeune tranche trop rapidement la question, il est vrai. Moins que jamais, à notre époque de vitesse, les jeunes savent attendre et patienter. N'étant pas habitués à compter avec le temps, comment n'iraient-ils pas au-devant de déceptions? Dans leur attente déçue, ils ne réfléchissent généralement pas, spécialement lorsqu'ils se trouvent à l'armée: ils réagissent immédiatement. C'est là leur erreur.

Il en est une autre, provenant également de cet esprit sans nuances: la généralisation. Pour émettre une opinion critique sur l'autorité en général, les jeunes recrues n'attendent pas toujours d'avoir vérifié leur impression. Un fait, une expérience malheureuse, leur suffisent parfois pour justifier leur attitude de résignation. Si bien que l'effort du chef — si effort il y a — est souvent réduit à néant, à cause d'une seule erreur de commandement.

D'autre part, cette méfiance quasi instinctive à l'égard de l'autorité, qui rend les jeunes à l'affût de la moindre imperfection, n'est pas sans relation avec le courant existentialiste qui souffle depuis longtemps dans le monde. Facilement individualiste, conscient de son autonomie et épris de liberté, le jeune est porté à contester toute autorité, dès lors que celle-ci n'est pas empreinte de la dignité et de la noblesse qui sinon la justifient, du moins la rendent vraie. C'est une tendance du monde moderne que de ne respecter les fonctions que si les personnes qui les exercent s'imposent par leurs qualités individuelles. Cette tendance, quoique discutable, devrait au moins stimuler tous ceux qui détiennent quelque pouvoir, à une prise de conscience toujours plus approfondie des exigences de perfection personnelle que suppose le bon exercice du pouvoir.

Par ailleurs, si l'on reconnaît dans la jeunesse un certain déséquilibre, n'est-ce pas la traduction du déséquilibre de notre monde actuel en effervescence? Tant de bouleversements politiques, économiques, sociaux, scientifiques et techiques, « sont à coup sûr responsables d'un profond sentiment d'insécurité », écrit jutement Gilbert Robin. Peut-on reprocher aux jeunes de vingt ans, élevés dans ce monde, de n'être pas toujours conséquents, d'être hésitants, maladroits parfois, dans leurs recherches?

Ce regard sur quelques aspects de la jeunesse, qui me paraissent intervenir dans la recherche des causes de l'attitude de résignation, est bien sommaire. Il permet cependant d'affirmer que la mentalité de la jeunesse ne saurait constituer une cause déterminante de cette attitude. Mis à part les soldats de mauvaise foi, qui arrivent en caserne avec une attitude préfabriquée, la majorité des recrues sont des jeunes de bonne volonté, même avec cette mentalité nouvelle qui fait éclater les cadres des anciennes catégories (« de notre temps... »), auxquelles on reste parfois trop attaché.

VI. *Importance et nécessité de la sociologie militaire*

Il faut regarder la situation avec loyauté. Diriger des hommes en s'appuyant sur des critères parfaitement justes, mais abstraits de la réalité par l'épreuve du temps, est faire preuve d'aveuglement. Les recrues d'aujourd'hui ne ressemblent pas à celles de la génération qui nous a précédés. Il y a eu, depuis, transformation, changement, évolution dans tous les domaines de la vie.

Rien ne sert de s'évader abstraitement, rêver sur ce qui devrait être et s'indigner sur ce qui est. L'essentiel de la tâche des chefs est d'assumer la mentalité actuelle des jeunes et de s'y adapter. Il s'agit là d'un devoir auquel personne ne peut se soustraire, sans être gravement responsable des malheureuses conséquences qu'entraîne l'attitude de résignation.

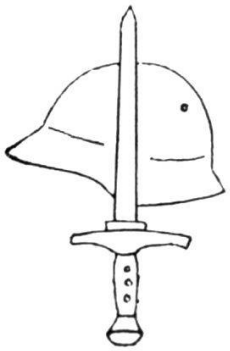
Mais il faut connaître pour agir. Les réflexions précédentes nous conduisent à la conclusion suivante: L'attitude de résignation ou d'indifférence provient, en définitive, d'un manque d'insertion de l'armée dans la vie. Il y a un problème d'adaptation des recrues à la vie militaire, qui devrait être étudié, sous peine de rencontrer toujours des soldats indifférents, pour qui le problème de la défense nationale ne sera jamais d'un intérêt vital. Louis Delys, dans un article: « L'hygiène mentale à

l'armée »[1], affirme que l'adaptation de la recrue pose de véritables problèmes d'hygiène mentale. Ces problèmes, si l'on ne veut pas les ignorer, nécessitent, pour qu'on leur apporte une solution équitable, une formation très sérieuse des cadres qui déborde largement la formation strictement militaire. D'autre part, nous avons vu le rôle capital que jouaient les relations entre chefs et soldats, dont les effets ont une incidence directe sur la formation même de la recrue. Lutter pour de bonnes relations sociales dans un milieu militaire, c'est lutter pour la vie même de l'armée. Il y aurait donc lieu d'entreprendre une étude systématique de ces relations, pour agir efficacement, pour indiquer aux médecins les plaies qu'ils ont à panser, les éléments morts qu'ils ont à éliminer. De même que toute intervention d'un médecin est précédée d'un diagnostic, la thérapeutique appropriée à ce grand corps qu'est l'armée ne peut être prescrite, à mon avis, que par une sociologie militaire. Elle seule peut rétablir un contact, vital pour l'armée, entre les chefs et les soldats. Elle seule permet de prévoir les exigences d'une formation qui se refuse d'être inférieure aux exigences du temps et du milieu. Dans quelle mesure cette science est-elle étudiée? Dans quelle mesure ses données sont-elles suivies?

Celui qui a écrit dans le « Livre du Soldat »: « Si l'école de recrues n'existait pas, il faudrait l'inventer », me reprochera peut-être d'avoir peint un tableau avec des couleurs trop sombres, qu'une ER n'est tout de même pas cela, en un mot, il me dira que j'exagère. Il est bien évident qu'il y a des couleurs plus claires et plus joyeuses, même dans une ER. Je le sais, moi qui ne regrette pas de l'avoir faite. J'ai voulu, dans ce travail, n'attirer l'attention que sur un aspect bien précis, mais qui était sombre parce qu'il évoquait un mal. Très vivement frappé par l'attitude regrettable de la majorité de mes camarades, je me suis décidé à mener discrètement, pour repérer les causes de cette attitude, une enquête auprès des soldats spécialement, et auprès des chefs. J'ai observé aussi le comportement des uns et des autres. Cette enquête et cette observation m'ont fourni un nombre considérable de faits que j'ai essayé d'analyser avec un souci constant d'objectivié. Mes considérations sont le fruit de cette analyse. Comme tout résultat d'enquête, elles définissent une attitude générale qui, tout en étant très suggestive, n'exclut pas d'heureuses exceptions.

[1] Cf. « L'Armée — La Nation » N° 1, 1948.

Le but de ces réflexions, je le dis encore une fois, n'est pas de « critiquer », mais de mettre les choses en question et d'aborder ces questions en esprit libre, c'est-à-dire sans préjugé, sans solution toute faite d'avance. C'est l'une des conséquences de la faiblesse humaine qu'il faille toujours à l'homme, pour rester fidèle à lui-même et à sa vocation, mettre en question ses pensées et son action et les regarder avec un esprit neuf, en harmonie avec les exigences éternelles et celles, contingentes, du temps et du milieu. A l'armée, nous n'échappons pas à cette loi, quels que soient notre âge et notre situation. Toujours, pour répondre à ce qu'attend de nous la nation, nous devons nous interroger sur nos principes et notre action. Nous sommes tous — c'est le caractère de la vie — dans un mouvement de création continu. Jamais rien n'est parfaitement fait. Toujours, nous devons mettre en question ce que la veille nous avons accompli. Il y va de la vie ou de la mort. Car on meurt deux fois, la première fois au moment où l'on ne se pose plus de questions...

Citoyens-soldats, il faut opter pour la vie...

† B. C.